

L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA FÉODOROVNA

Celle qui fut l'impératrice Alexandra Féodorovna, Alice de Hesse, quatrième enfant du grand-duc Louis de Hesse et d'Alice d'Angleterre, fille cadette de la reine Victoria, était née le 6 juin 1872 à Darmstadt. Elle perdit sa mère de bonne heure et fut élevée en grande partie à la cour d'Angleterre, où elle ne tarda pas à devenir la petite-fille préférée de la reine Victoria qui reporta sur la blonde Alix toute la tendresse qu'elle avait eue pour sa mère. ¹

À l'âge de dix-sept ans, la jeune princesse fit un long séjour en Russie, auprès de sa sœur aînée, Élisabeth, qui avait épousé le grand-duc Serge Alexandrovitch, frère d'Alexandre III. Elle prit part à la vie de la cour, assista aux parades, aux réceptions, aux bals et, très jolie, fut beaucoup fêtée.

Tout le monde voyait déjà en elle la fiancée du grand-duc héritier; mais, contre l'attente générale, Alice de Hesse rentra à Darmstadt sans qu'aucune ouverture eût été faite. En conçut-elle un certain dépit ? Le fait est que, cinq ans plus tard, quand arriva la demande officielle, elle marqua quelque hésitation.² Les fiançailles eurent lieu cependant à Darmstadt, dans le courant de l'été 1894; elles furent suivies d'un séjour à la cour d'Angleterre. Le grand-duc héritier rentra ensuite en Russie. Quelques mois plus tard, la jeune princesse était obligée de partir précipitamment pour Livadia où se mourait Alexandre III. Elle assista à son agonie, et accompagna à travers toute la Russie, avec la famille impériale, le cercueil, qui ramenait à Saint-Pétersbourg la dépouille mortelle de l'empereur défunt.

Le transfert du corps, de la gare Nicolas à la cathédrale de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, eut lieu par une triste journée de novembre. Une foule immense se pressait sur le parcours du cortège funèbre s'avançant dans la neige fondante et la boue qui recouvraient les rues; et l'on pouvait entendre, au passage, des femmes du peuple qui, tout en se signant dévotement, murmuraient en faisant allusion à la jeune tsarine : «Elle est entrée chez nous derrière un cercueil; elle apporte le malheur avec elle.»

Il semblait en effet que dès les premiers jours le malheur s'attachât, en Russie, aux pas de celle qu'on avait surnommée dans sa jeunesse «Sunshine» – rayon de soleil – à cause de sa gaîté et de sa radieuse beauté.

Le 26 novembre, c'est-à-dire moins d'un mois après la mort d'Alexandre III, le mariage était célébré au milieu de la tristesse générale. Un an plus tard l'impératrice mettait au monde son premier enfant, une fille à laquelle on donna le nom d'Olga.

C'est à Moscou, le 14 mai 1896, qu'eut lieu le couronnement des jeunes souverains. Déjà la fatalité semblait s'acharner sur eux : on se rappelle que ces fêtes solennelles furent l'occasion d'un effroyable accident qui coûta la vie à de nombreuses victimes. Les paysans, accourus de toutes parts, s'étaient massés pendant la nuit sur le champ de Hodinkoïé où devait se faire une distribution de cadeaux. Par suite d'une mauvaise organisation, une panique se produisit, et plus de deux mille personnes furent piétinées ou étouffées dans des fondrières par la foule que la terreur avait gagnée.

Le matin, lorsque l'empereur et l'impératrice se rendirent au champ de Hodinkoïé, ils ignoraient encore complètement l'épouvantable catastrophe. Ils n'apprirent la vérité que plus tard, à leur retour en ville; encore ne la connurent-ils jamais entièrement. Ne comprenait-on pas, qu'en agissant ainsi, on dérobait aux jeunes souverains l'occasion de manifester, d'un geste spontané, leur pitié et leur douleur et qu'on rendait leur attitude odieuse en leur donnant l'air de rester indifférents au malheur public ?

Suivirent quelques années de bonheur familial pendant lesquelles la fatalité semblait avoir desserré son étreinte.

¹ La reine Victoria n'aimait pas les Allemands et avait pour l'empereur Guillaume II une aversion toute particulière qu'elle communiqua à sa petite-fille, qui toute sa vie se sentit plus attirée vers l'Angleterre, sa patrie maternelle, que vers l'Allemagne. Elle était restée cependant très attachée aux parents et amis qu'elle y avait laissés.

² Il semble aussi que la perspective de devoir changer de religion troublât fort la jeune princesse. Sa nature droite et franche répugnait à un acte que la conscience n'eût pas approuvé. Le prêtre qui fut envoyé à Darmstadt pour initier Alice de Hesse à la foi orthodoxe sut lui en faire comprendre la beauté et la gagna à sa nouvelle religion.

Cependant la tâche de la jeune tsarine n'était pas aisée. Elle avait à faire l'apprentissage de son métier d'impératrice, et cela à la cour la plus fastueuse d'Europe, et la plus travaillée par les intrigues et les coteries. Habitée à la vie simple de Darmstadt, et n'ayant subi, du rigoureux cérémonial de la cour d'Angleterre que ce qui pouvait toucher une princesse jeune et aimée qui n'y était qu'en séjour, elle devait se sentir désemparée en face de ses nouvelles obligations, et éblouie par une existence dont toutes les proportions avaient subitement changé. Le sentiment de sa responsabilité et l'ardent désir de se consacrer au bien de l'immense peuple dont elle était devenue la souveraine, à la fois exaltaient sa ferveur et rendaient ses gestes hésitants.

Elle n'aspirait pourtant qu'à gagner le cœur de ses sujets. Mais elle ne sut pas le leur témoigner et la timidité naturelle dont elle souffrait vint trahir ses intentions généreuses. Elle eut très rapidement le sentiment de son impuissance à se faire comprendre et apprécier; la nature spontanée ne tarda pas à être rebutée par la froideur conventionnelle de



son entourage. Ses initiatives se heurtaient à l'inertie ambiante;³ et quand, en retour de sa confiance elle sollicitait un dévouement intelligent, une réelle bonne volonté, on se dérobaient derrière le facile empressement de la politesse impersonnelle des cours.

Malgré tous ses efforts elle ne parvint jamais à être banalement aimable, et à s'assimiler cet art qui consiste à effleurer tous les sujets avec une grâce superficielle. C'est que l'impératrice était avant tout «une sincère», et que chacune de ses paroles n'était que l'expression de son sentiment intime. Se voyant incomprise elle ne tarda pas à se replier sur elle-même. Sa fierté naturelle fut blessée. Elle renonça de plus en plus aux fêtes et aux réceptions qui étaient pour elle une contrainte intolérable. Elle adopta une attitude de réserve distante qu'on prit pour de la hauteur et du dédain. Mais ceux qui l'approchaient dans les moments de souffrance comprirent tout ce qui se cachait de sensibilité et de besoin de dévouement derrière cette apparente froideur. Elle avait accepté avec pleine conviction sa nouvelle religion, et elle y puisait un grand réconfort aux heures de trouble et d'angoisse. Mais c'est surtout dans l'affection des siens qu'elle trouvait un aliment à sa tendresse, et c'est au milieu d'eux seulement qu'elle se sentait heureuse.

La naissance d'Olga Nicolaiévna avait été suivie de celle de trois autres filles pleines de santé et de vie qui faisaient la joie de leurs parents. Cette joie cependant n'était pas sans mélange, car le vœu secret de leur cœur n'avait pas encore été réalisé; il ne pouvait l'être que par la venue d'un fils, d'un héritier. La naissance d'Anastasie Nicolaiévna, la dernière des grandes-duchesses, avait été au premier moment une grosse déception,... et les années

³ Elle avait l'ardent désir d'améliorer le sort des femmes du peuple en créant des hôpitaux et des maisons d'accouchement; elle voulait installer des écoles professionnelles, etc.

CHAPITRE 4

passaient. Enfin le 12 août 1904, en pleine guerre russo-japonaise, l'impératrice mit au monde ce fils si ardemment désiré. Ce fut une joie sans bornes. Il semblait que toutes les tristesses passées étaient oubliées et qu'une ère de bonheur allait s'ouvrir pour eux. Hélas ! ce ne fut qu'un court répit suivi des pires malheurs : c'était d'abord le massacre de janvier sur la place du Palais d'Hiver, – dont le souvenir devait les hanter, leur vie durant, comme un horrible cauchemar, – puis la lamentable liquidation de la guerre russo-japonaise.



Leur seule consolation en ces jours sombres était leur enfant bien-aimé, mais l'on n'avait pas tardé, hélas ! à s'apercevoir que le tsarévitch était hémophilique. Depuis ce moment, la vie de la mère n'avait plus été qu'une déchirante angoisse. C'est qu'elle la connaissait, cette maladie terrible : elle savait qu'un oncle, un frère à elle et deux de ses neveux en étaient morts. Depuis son enfance, elle en avait entendu parler comme d'une chose effrayante et mystérieuse contre laquelle les hommes ne peuvent rien. Et voilà que son fils unique, cet enfant qu'elle chérissait plus que tout au monde, en était atteint et que la mort allait le guetter,

le suivre pas à pas, pour l'emporter un jour comme tant d'enfants de sa famille. Oh ! il fallait lutter, il fallait le sauver à tout prix. Il était impossible que la science fût impuissante; le remède qui pouvait le sauver existait peut-être et on le trouverait. Médecins, chirurgiens, professeurs furent consultés : c'est en vain qu'ils essayèrent tous les traitements.

Quand la mère eut compris qu'elle n'avait aucun secours à attendre des hommes, elle n'eut plus d'espoir qu'en Dieu. Lui seul pouvait accomplir le miracle. Mais cette intervention, il fallait la mériter. Très pieuse déjà, elle se jeta tout entière, avec la passion et la fougue qu'elle apportait à toute chose, dans la religion orthodoxe. La vie au palais prit un caractère sévère, presque austère. On évita les fêtes et l'on réduisit le plus possible les manifestations extérieures auxquelles sont astreints les souverains. La famille s'isolait peu à peu de son entourage et se repliait sur elle-même.

Cependant, entre chacune de ses crises, l'enfant renaissait à la vie, recouvrait la santé, oubliait ses souffrances et reprenait sa gaieté et ses jeux. Jamais on n'aurait pu croire alors qu'il fût atteint d'un mal implacable qui pouvait l'emporter d'un instant à l'autre. Et, chaque fois que l'impératrice le revoyait avec ses joues roses, chaque fois qu'elle entendait son rire joyeux, qu'elle assistait à ses gambades, un immense espoir emplissait son cœur et elle se disait : «Dieu m'a entendue, Il a eu enfin pitié de ma douleur.» Mais brusquement la maladie s'abattait à nouveau sur l'enfant, le jetait sur son lit de souffrance, l'amenait jusqu'aux portes de la mort.

Les mois passaient, le miracle attendu ne se produisait pas et les crises se succédaient, cruelles, impitoyables. Les prières les plus ferventes n'avaient pas obtenu la manifestation

divine si passionnément implorée. Le dernier espoir était déçu. Un découragement infini emplit l'âme de l'impératrice, il lui sembla que l'univers entier se retirait d'elle.⁴

C'est alors qu'un simple paysan de Sibérie, Raspoutine, lui fut amené. Cet homme lui dit : «Crois en l'efficacité de mes prières; crois en la puissance de mon intervention, et ton fils vivra !» La mère se cramponna à l'espérance qu'il lui donnait, comme celui qui se noie s'accroche à la main qu'on lui tend; elle crut en lui de toute la force de son âme. Depuis longtemps, d'ailleurs, elle était persuadée que le salut de la Russie et de la dynastie viendrait du peuple, et elle s'imagina que cet humble *moujik* était envoyé par Dieu pour sauver celui qui était l'espoir de la nation. La puissance de la foi fit le reste et, par un simple phénomène d'autosuggestion que favorisèrent certaines coïncidences fortuites, elle se persuada que le sort de son enfant dépendait de cet homme.

Raspoutine s'était rendu compte de l'état d'âme de cette mère désespérée, brisée par la lutte, et qui semblait parvenue à la limite de la souffrance; il comprit tout le parti qu'il en pouvait tirer et, par une habileté diabolique, il arriva à lier en quelque sorte sa vie à celle de l'enfant.

On ne saurait, d'ailleurs, concevoir cette emprise morale de Raspoutine sur l'impératrice si l'on ignore le rôle que jouent dans la vie religieuse du monde orthodoxe ces hommes qui ne sont ni prêtres, ni moines, – bien qu'on ait pris l'habitude de parler improprement du «moine» Raspoutine, – et qu'on désigne sous le nom de *stranniki* ou de *startsi*.

Le *strannik* est un pèlerin qui se rend de monastère en monastère, d'église en église, recherchant la vérité et vivant des dons des fidèles. Il s'en va ainsi à travers l'immensité de la terre russe au hasard de ses inspirations, ou attiré par la réputation de sainteté des lieux ou des gens.

Le *staretz* est un ascète, vivant en général dans un monastère, mais parfois aussi dans la solitude, sorte de conducteur d'âmes auquel on a recours dans les moments de trouble et de souffrance. Il arrive souvent que le *staretz* est un ancien *strannik* qui a mis un terme à sa vie errante et se fixe quelque part pour terminer ses jours dans la méditation et la prière.

Voici la définition qu'en donne Dostoïevsky dans *les Frères Karamazof* :

«Le *staretz* est celui qui s'empare de votre âme et de votre volonté, et les fait siennes. En faisant choix d'un *staretz* vous renoncez à votre volonté, vous la lui donnez sa complète obéissance, en plein renoncement. Celui qui prend sur lui cette épreuve, celui qui accepte cette terrible école de la vie, le fait librement, avec l'espoir qu'après cette longue expérience il pourra se vaincre lui-même et devenir son maître au point de pouvoir atteindre, par cette obéissance de toute sa vie, la complète liberté, c'est-à-dire s'affranchir de soi et éviter le sort de ceux qui ont vécu toute une vie sans parvenir à se trouver en eux-mêmes.»

Dieu donne au *staretz* les indications qui sont nécessaires pour votre bien et lui fait connaître les voies par lesquelles il doit vous conduire au salut.

Le *staretz* est sur la terre le gardien de l'idéal et de la vérité. Il est le dépositaire de la tradition sacrée qui doit se transmettre ainsi de *staretz* en *staretz* jusqu'au jour de l'avènement du règne de la justice et de la lumière.

Plusieurs de ces *startsi* se sont élevés à une très remarquable hauteur morale et figurent au nombre des saints de l'Église orthodoxe.

L'influence de ces hommes, qui vivent en quelque sorte en marge du clergé, est considérable, de nos jours encore, en Russie. En province et à la campagne elle est bien plus grande que celle des prêtres et des moines.

La conversion de l'impératrice avait été un acte de foi sincère. La religion orthodoxe répondait pleinement à ses aspirations mystiques et son imagination devait être charmée par ses coutumes archaïques et naïves. Elle l'avait acceptée avec toute l'ardeur des néophytes. Raspoutine fut investi à ses yeux du prestige et de la sainteté d'un *staretz*.

Telle était la nature des sentiments que l'impératrice conçut à l'égard de Raspoutine, et qui furent si ignoblement travestis par la calomnie. Ils avaient leur source dans l'émotion la plus noble qui puisse remplir le cœur d'une femme, l'amour maternel.

La fatalité voulut que celui qu'on parait de l'auréole d'un saint fût en réalité un être indigne et pervers et que, nous le verrons par la suite, l'influence néfaste de cet homme fût une des causes principales de la mort de ceux qui avaient cru trouver en lui leur salut.

⁴ La crainte perpétuelle d'un attentat contre l'empereur ou le grand-duc héritier contribua aussi à user la résistance nerveuse de l'impératrice.